

AU "FRENCH HOMES": DÉCLARATIONS DU MARÉCHAL JOFFRE ET DU GÉNÉRAL HAGOOD

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.736. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
13
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B^e des Italiens. Tél.: Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

FONCK FAIT OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



FONCK DEVANT LES TROUPES ET LE GROUPE DES "CIGOGNES" TANDIS QUE CLAIRONS ET TAMBOURS OUVRENT LE BAN



LE GÉNÉRAL D..., COMMANDANT L'ARMÉE, REMET LA CROIX D'OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR A L'HÉROIQUE AVIATEUR

Le sous-lieutenant Fonck a reçu, le lendemain du jour où il accomplissait son magnifique exploit, la légitime récompense de la sextuple victoire qu'il avait remportée en abattant en moins d'une heure et demie six avions allemands. Le général D..., commandant l'armée, lui a remis la rosette d'officier de la Légion d'honneur en présence des troupes et de tous ses camarades du groupe des "Cigognes". Cette promotion consacre les

42 victoires officiellement attribuées jusqu'à ce jour à l'"as des as" français. Ajoutons que les six derniers combats livrés par Fonck ont eu lieu entre 1.500 et 2.000 mètres : les trois premiers à 16 h. 5, le quatrième à 18 h. 40, le cinquième et le sixième à 18 h. 55. Le sous-lieutenant Fonck, sur son Spad armé de deux mitrailleuses, avait tiré 56 balles, ce qui correspond à une moyenne de 9 balles par avion descendu.

UNE BELLE MANIFESTATION FRANCO-AMÉRICAINE

A la fête des « French Homes », le maréchal Joffre, M. Bergson et le général J. Hagood ont célébré la collaboration des deux Républiques sœurs.

La fête organisée par l'Association française des « French Homes » en l'honneur du « Mother's Day » a eu lieu, hier après midi, dans les salons du Cercle interallié, 53 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré, selon le programme prévu. Si la réunion emprunta quelque solennité à la qualité des personnages rassemblés, la qualité des orateurs, le bon sens même des orateurs remarquables qui saluèrent le jour des mères, le sens familial et intime que souhaitaient les organisateurs.

Aux premiers rangs : Mme Poincaré, Mme la maréchale Joffre, la comtesse Albert de Mun, les représentants du président de la République, du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères ; M. Camille Ranc, le prince de Monaco ; la baronne H. de Rothschild ; le général comte Ignatiew ; l'amiral Fournier ; le général Brugère ; le général Pau ; le comte de Beaumont ; M. Gerard ; le comte de Bryas ; M. et Mme Paul Dupuy ; Mme E. de Billy ; M. L. Monnier ; Mmes M. Borel, Hottinguer, P. Goujon, M. Arthur Meyer ; M. Simon, etc., etc.

A quatre heures et demie, exactement, la Marseillaise fait entendre ses accents entraînants auxquels succède la douce et presque religieuse de l'Hymne américain. Tandis que l'assistance les écoute, debout, le maréchal Joffre prend place au fauteuil de la présidence. A sa droite, Mrs Cushman et le général Johnson Hagood ; à sa gauche, Mme Jules Siegfried et M. Bergson, de l'Académie française.

L'allocution du maréchal Joffre

Le maréchal se lève alors. Ses premiers mots sont pour exalter l'œuvre, la collaboration et le courage américains.

— Les premières divisions sont entrées dans la bataille, dit-il. Elles vont être suivies par beaucoup d'autres et intensifieront l'effort commun jusqu'à la victoire.

« De tout cela nous sommes profondément reconnaissants à la République sœur. Nous savons quels sentiments de haute estime et de sincère affection pour la France l'ont poussée.

« Ces sentiments je les ai, pour ainsi dire, pris sur le vif, il y a un an, dans le pays où ils sont nés, et j'en ai constaté avec joie l'intensité et la profondeur.

« En acclamant la France, nos alliés nous disaient : « Nous vous donnerons tout pour le triomphe final : notre or, nos richesses, notre sang, et cela parce que nous nous aimons. »

« Voilà ce qui caractérise l'alliance entre l'Amérique et la France. Le cœur y a autant de part que la raison.

« Les soldats américains qui combattent en France sont tellement éloignés de leur pays qu'ils ne peuvent pas aller se reposer dans leurs foyers pendant les périodes de repos. Ils trouveraient là cependant un réconfort qui contribuerait grandement au bon maintien de leur état moral.

« Nous pouvons le leur donner en leur ouvrant les portes des familles françaises qui remplaceraient pour eux le foyer absent en les recevant comme des fils de la maison. C'est là le but que se propose l'Association des « French Homes », qui a organisé à cette intention la réunion d'aujourd'hui. Nous ne saurions trop favoriser cette œuvre.

« Unissons nos efforts pour qu'elle réussisse pleinement. Donnons cette preuve de sympathie et d'affection à nos amis américains. Nous nous acquitterons ainsi d'une dette de reconnaissance. Les conséquences en seront des plus heureuses pour l'Amérique et pour la France. »

Vigoureusement acclamé, le maréchal Joffre donne la parole à M. Bergson, président de l'Association des « French Homes ». Fin, fluide en sa redingote noire, souriant de ses lèvres minces, l'éminent académicien rend hommage d'abord, d'une voix tremblante d'émotion et qui trahit sur chaque mot, au vainqueur de la Marne. La voix change soudain, se fait légère, et M. Bergson parle avec une éloquence aimable de l'Association des « French Homes ». Il dit le but de l'œuvre, et, entre temps, raille avec esprit la philosophie qu'il connaît bien, sourit et fait sourire. Il dit la qualité supérieure du rapprochement franco-américain, basé, chez nos alliés, sur la pensée purement spirituelle du patriotisme américain et sur le sentiment d'admiration sans bornes que le grand peuple professe pour le courage de nos soldats, pour le sacrifice consenti par la France et pour la modestie avec laquelle elle l'accomplit.

Puis, le philosophe cite, en s'excusant, Aristote, au chapitre de l'amitié, et en développe le thème avec une rare éloquence : « Je vois, tendus à travers l'Atlantique, des milliers de fils qui, s'entre-croisant, formeront le tissu, substantiel et solide, de l'amitié franco-américaine. »

Le maréchal Joffre invite, ensuite, le général américain Johnson Hagood à pren-

dre la parole. Et celui-ci, d'une voix simple et militaire, fait la déclaration suivante :

— Le maréchal Joffre et les grands généraux de France sont les professeurs de l'art militaire. Moi et les autres soldats venus d'Amérique sommes des élèves à votre grande école militaire. Vous représentez la maturité des soldats de France pleins d'expérience. Je représente les hommes jeunes d'une nation non militaire, la jeunesse, la vigueur, l'esprit de l'Amérique, manquant d'entraînement, sans doute, mais pleine du désir d'apprendre.

« L'Amérique vient dans cette guerre non pas pour aider la France, mais pour



GÉNÉRAL JOHNSON HAGOOD

lutter côte à côte avec elle pour sa cause. Nous avons été lents à venir dans la guerre, et, en raison de la forme de notre gouvernement, lents à nous préparer ; mais nous sommes dans la guerre maintenant de toute notre puissance, de toute notre âme, de toute notre pensée, et nous y sommes pour vaincre.

Jusqu'à la victoire !

« L'Amérique est comme un garçon exubérant et qui aime à penser à des choses immenses. Nous voulons avoir le plus d'argent, les coureurs les plus rapides, les moissons les plus énormes, les rivières les plus longues, les bâtiments les plus grands qui soient au monde. Notre peuple aime à penser qu'il peut faire les choses mieux que n'importe qui. Aussi quand nous avons compris ce qu'était cette guerre et avons décidé d'entrer dans le jeu, nous avons résolu alors que nous irions jusqu'au bout ; que nous donnerions tout, notre argent, tous nos jeunes gens, tout ce que nous avions, et que nous ne nous arrêterions pas jusqu'à ce que nous ayons gagné la partie.

« Tout homme qui laisse l'Amérique derrière lui sent, sa mère sent, sa femme sent, sa fiancée sent qu'il reviendra victorieux ou mort. Nous ne venons pas en France pour un gain matériel. Nous ne comptons pas diviser les dépouilles des vaincus. Nous venons pour lutter pour ce que nous croyons être la justice, et, quand la victoire sera nôtre, nous reviendrons les mains vides, à moins peut-être que nous ne ramenions nos morts avec nous.

« Mais si notre but est de nous battre, nous désirons aussi tirer parti de cette circonstance pour devenir vos amis. Beaucoup parmi nous ont du sang français dans leurs veines, moi-même j'en ai, et beaucoup. L'armée américaine veut unir les deux nations : la France et l'Amérique ; nous voulons que nos peuples se comprennent, deviennent amis, non seulement pour la guerre, mais pour la grande paix après la guerre ; d'une amitié cimentée non seulement par la camaraderie des armées au front mais par les relations sympathiques du foyer.

« Ceci vous nous l'avez offert par l'intermédiaire des foyers de France, et pour cette hospitalité je vous remercie au nom de l'armée américaine.

« Elle nous est offerte par vous au moment où chaque famille française est attristée par la perte de quelqu'un des siens sur les champs de bataille. Que Dieu bénisse votre généreuse pensée pour le soldat américain, loin des siens, et qu'il nous donne à tous un prompt succès et une paix durable par une glorieuse victoire ! »

Puis, tour à tour, Mrs Cushman, accompagnant d'un sourire tous ses mots, parle au nom des mères américaines, et Mme Jules Siegfried, avec une émotion qui gagne toute l'assistance, au nom des mères françaises, dont elle dit le courage et les douleurs.

La séance est levée. La foule se dirige mi-partie vers les salles de réception, mi-partie vers les jardins où, rangés sur les pelouses, les musiciens de la Garde républicaine et d'un régiment américain font entendre les refrains les plus vibrants.

LA VIE INTELLECTUELLE DE LA FRANCE

UNE RÉPONSE D'UN GROUPE D'UNIVERSITAIRES MOBILISÉS AUX DOYENS DE FACULTÉ

Ils réclament l'union des maîtres et un plan d'ensemble pour la réforme de l'Université.

Plusieurs jeunes universitaires mobilisés, groupés sous le nom collectif de « Compagnons », ont publié dans l'« Opinion » une série d'articles sur l'« Université nouvelle ». A la suite de notre enquête sur la Vie intellectuelle de la France, ils nous adressent la lettre suivante :

Vous avez, dans votre enquête sur la vie intellectuelle de la France, consulté les sommités de l'enseignement national, ceux qui, à vos yeux, représentent l'Université actuelle et aussi, sans doute, l'Université de demain.

Chacun d'eux, parlant en son propre nom et de sa propre sphère d'influence, vous a gravement donné son avis, vous a dit quelles transformations avaient déjà été réalisées, quelles réformes il fallait accomplir, ce qu'on pouvait espérer de l'avenir. Et l'un des plus autorisés a eu ce mot : « La guerre a suspendu tous les projets. Cependant, on se préoccupe de nous, actuellement, au ministère et à la Commission du budget. »

Quelques améliorations constatées dans les divers domaines de l'enseignement, suspension générale des vastes projets en raison de la guerre, confiance dans le ministère et les pouvoirs publics, affectueuses paroles pour les glorieux mobilisés : sortira-t-il de l'enquête d'« Excelsior » autre chose qu'une série de portraits et de déclarations sans lien les unes avec les autres ?

Où est l'idée d'une refonte totale et d'une réforme de grande envergure ? Où est le plan d'ensemble ?

Sans doute, il a été question des « chers jeunes gens » qui reviendront un jour. Mais pourquoi ne pas consulter les mobilisés, les jeunes, ceux qui auront un jour à reprendre la tâche interrompue, ceux qui, mûris et agrandis par l'épreuve de ces terribles années, vivent avec l'espérance d'une rénovation profonde et voient, non pas en rêve, mais en volonté qui brûle de se réaliser, sortir de tant de ruines une Université plus vivante, plus cohérente que l'ancienne, plus étroitement liée surtout à la vie et aux destinées de la France ?

Ceux-là vous tiendront un autre langage. Ils vous diront leur foi, leurs exigences. Ils les ont déjà dites. Plusieurs d'entre eux, qui se sont déjà donné le nom collectif de « Compagnons », et dont le nombre augmente chaque jour, ont repoussé l'idée d'une rénovation profonde et voient, non pas en rêve, mais en volonté qui brûle de se réaliser, sortir de tant de ruines une Université plus vivante, plus cohérente que l'ancienne, plus étroitement liée surtout à la vie et aux destinées de la France ?

Ce qu'ils veulent, c'est une rénovation totale, entreprise d'après un plan d'ensemble, avec la collaboration des maîtres de l'enseignement groupés en une corporation capable de s'affirmer et d'exprimer ses volontés.

Ce qu'ils veulent, c'est que l'Université ne soit plus un ensemble de fonctionnaires soumis et dociles, rarement consultés, attendant le renouvellement et l'élaboration des programmes et des méthodes des seules grandes commissions, des seuls pouvoirs publics, trop souvent indifférents aux destinées de la culture et aux exigences immédiates de l'éducation nationale.

Ce qu'ils veulent, c'est que l'Université soit un corps vivant de maîtres, l'œuvre de ces maîtres, leur pensée et leur action mêmes.

Ils demandent que disparaisse enfin la scission mortelle entre, d'une part, l'enseignement primaire et de l'autre, l'enseignement professionnel, secondaire et supérieur. Ils réclament l'école unique, mère de toutes les écoles subséquentes, commune à tous les enfants jusque vers quatorze ans, orientant les futurs paysans vers l'agriculture rationnelle, les futurs artisans vers les écoles professionnelles et l'apprentissage, les futurs fonctionnaires ou savants vers les humanités.

Ils veulent un enseignement secondaire largement conçu, capable de préparer les jeunes gens à l'exercice de leurs futures professions et de leur assurer une solide culture générale. Ils veulent enfin un enseignement supérieur étroitement lié aux ordres précédents et pouvant accomplir cette triple tâche : élargir et compléter la culture donnée par le secondaire et initier les étudiants aux diverses sciences ; former techniciens et ingénieurs, magistrats et médecins, maîtres des arts ; la haute recherche scientifique, dans tous les domaines, sa liberté entière et son plein développement.

Ils veulent donc une base commune et un aboutissement commun, une synthèse de la vie intellectuelle de la nation réalisée par l'Université et orientée vers l'intensification de la production nationale.

Ils veulent la décentralisation de l'enseignement et l'extension de l'Université régionale, centre intellectuel d'une région déterminée, liée à la production totale de cette région, empreinte de son caractère propre, groupant les trois ordres d'enseignement en un faisceau solidement construit.

Ils veulent un rapport nouveau entre l'Université, ensemble vivant des universités régionales, et la nation. A l'Université de former les futurs producteurs, au sens large de ce mot. Aux producteurs de soutenir l'Université, non seulement de leurs sympathies, mais de leurs ressources, afin de suppléer à l'insuffisance inéluctable des dotations officielles.

Mais, quelles que soient la valeur de ces desiderata et la possibilité de leur réalisation, ce que les « Compagnons » réclament avant tout, c'est l'union des maîtres enseignants, et un plan d'ensemble pour la réforme de l'Université. Ils ne comprennent pas que les maîtres et administrateurs demeurés à l'arrière n'aient même pas encore songé.

Cela est peut-être hardi. Mais la France de demain vivra de hardiesse, d'audaces fortune... LES « COMPAGNONS ».

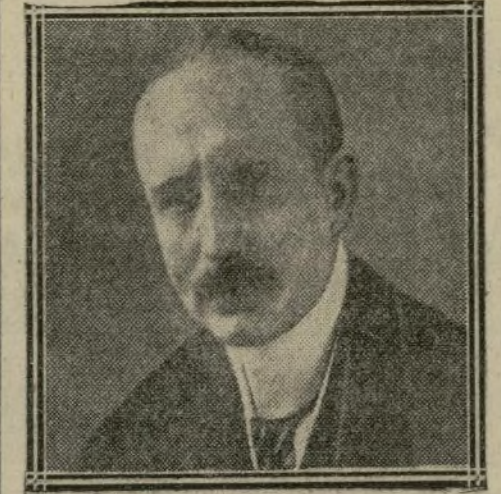
LES SOMMATIONS AU SOVIET

BERLIN TRAITE LES MAXIMALISTES PAR LE MÉPRIS

A Petrograd et à Moscou nos ennemis préparent-ils une dictature à l'image de celle de Kief ?

Ce n'est pas à proprement parler un ultimatum que l'Allemagne a envoyé à la République des Soviets, c'est plutôt une série de sommations lancées avec un dédain complet et évident du pouvoir maximaliste.

Celui-ci, en effet, est traité par les Allemands comme s'il n'existait plus, parce qu'ils estiment ne plus avoir besoin de lui. Ils s'aperçoivent aussi que le régime bolchevik perd un peu plus tous les jours de son autorité, et ils travaillent à le déconsidérer davantage en le maltraitant et en lui imposant ses volontés sans qu'il fasse autre chose que de se plaindre et d'envoyer, par la plume du commissaire du peuple Tchitchine,



LE COMTE MIRBACH ambassadeur d'Allemagne en Russie

rine, d'interminables et vaines protestations. Pratiquement, d'ailleurs, les Allemands sont les maîtres de la Russie. Ils ont occupé Odessa et la Crimée au sud, le riche bassin du Donetz au centre, et, au nord, ils se disposent à entrer à Petrograd derrière les gardes blancs finlandais. Au point de vue politique et moral, la population russe est lasse de la détresse que l'expérience collectiviste et l'anarchie ont déterminée, et elle aspire au retour de l'ordre social. Dans ces conditions, les Allemands croient avoir beau jeu pour dicter leurs volontés à la Russie ou pour y imposer un gouvernement de leur choix.

Le coup d'Etat de Kief a été, à cet égard, un coup de sonde. La question est de savoir si l'Allemagne a également une solution et un régime tout prêts pour Petrograd et pour Moscou.

Les maximalistes veulent opposer la force d'inertie à l'Allemagne

STOCKHOLM, 12 mai. — Les cercles révolutionnaires russes de Stockholm ont reçu d'intéressantes informations au sujet de la situation créée en Russie par l'ultimatum allemand.

MM. Lenine et Trotsky, tout en reconnaissant la gravité de la menace qui pèse sur eux, seraient décidés à s'y opposer en observant le principe tolstoïen de la « non-résistance au mal ».

L'exemple de l'Ukraine, a dit M. Trotsky, au cours d'un récent meeting, n'est pas pour nous effrayer. L'hetman Skoropadski n'y a pris le pouvoir qu'à la faveur du hasard ; son influence ne peut être qu'éphémère. Les paysans qui lui furent favorables un instant se tournent déjà contre lui.

« Il ne subira aucun prix le joug de l'Allemagne, qui, sous le prétexte de développer les moyens techniques de la culture, est en train d'installer dans leur pays une véritable armée d'invasion agricole, dont le but évident serait la possession des terres. » Berlin doit savoir qu'il lui faut, pour réaliser ce plan, une armée immense et aguerrie, et qu'alors même qu'il en dispose, son succès serait douteux. Les mêmes considérations nous permettent d'envisager avec fermeté les tentatives dirigées contre la Russie. » (Radio.)

Il n'y a pas eu de descente franco-anglaise à Mourmane

MOSCOU, 12 mai. — A la protestation allemande contre la prétendue descente anglaise et française à Mourmane, le commissaire du peuple a répondu hier, à Berlin, qu'il a déjà démenti le faux bruit de cette descente. Il s'agissait de quelques détachements de spécialistes qui se trouvaient en Russie et n'avaient pu être entièrement évacués.

La santé de Constantin

LAUSANNE, 12 mai. — L'état de santé du roi Constantin est toujours considéré comme très grave, du fait que l'opération nécessitée par un cancer à l'estomac n'a pas parfaitement réussi. (Information.)

LE DERNIER EXPLOIT DE L'«AS DES AS»

COMMENT FONCK ABATTIT SIX AÉROPLANES ALLEMANDS EN TIRANT 56 BALLES

Ses manœuvres rapides furent une merveille de décision, d'audace et de sûreté.

Le sous-lieutenant Fonck a reçu, le lendemain du jour où il accomplissait son magnifique exploit, la juste récompense de la sextuple victoire qu'il avait remportée le 8 mai, abattant en moins d'une heure et demie six avions ennemis : le général commandant l'armée lui a remis la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Cette promotion consacre non seulement les six victoires du 8 mai, mais les quarante-deux victoires officiellement attribuées jusqu'à ce jour à l'« as des as » français.

Le 8 mai, parti en patrouille dans l'après-midi avec deux de ses camarades, il se dirigea vers le secteur Moreuil-Montdidier. Fonck marche en tête. En arrivant à hauteur de nos saucisses, il aperçoit trois biplaces qui viennent en flèche à sa rencontre. Il les signale à ses camarades et fonce de face en piquant sur le premier.

Dès la première rafale, l'avion allemand tombe en flammes. Fonck appuie sur la gauche et revient par un crochet sur le second qui, lui, tourne à droite pour le prendre à revers. Il se présente ainsi trois-quarts avant et un peu au-dessous ; Fonck l'abat. Dix secondes à peine se sont écoulées entre les deux victoires.

Restait le troisième adversaire en arrière. Celui-ci, voyant la chute de ses compagnons, cherche à s'éloigner. Ce n'est pas l'affaire de notre vainqueur. Il le suit un temps et feint de céder la place, comme s'il regagnait nos lignes. L'Allemand, trompé par cette manœuvre, revient vers le front dans une marche parallèle à celle de Fonck et sur sa droite. Fonck, lorsqu'il voit son adversaire à portée, fait un virage à droite, l'aborde de face et d'une rafale le descend.

Les trois Allemands sont tombés presque à la même place, dans un carré d'un kilomètre de côté, en une minute et demie, et Fonck leur a envoyé en tout vingt-deux balles de ses mitrailleuses. Lui et son appareil sortent, comme toujours, intacts de la lutte.

Après avoir exploré la région entre Moreuil et Montdidier, Fonck regagne son terrain pour se reposer. Il y reste trois quarts d'heure. C'est le temps qu'il juge nécessaire à l'ennemi pour apprendre la chute des trois biplaces d'observation et envoyer sur les lieux des avions de chasse.

Fonck repart à leur rencontre, accompagné de deux autres camarades. Un biplace allemand de réglage travaille au-dessus de Montdidier ; Fonck l'annonce à sa patrouille, descend de 600 mètres sur l'Allemand, attaque trois quarts avant, et se dégage aussitôt dans un nuage pour éviter le tir possible du mitrailleur arrière. L'appareil allemand s'effondre en morceaux.

Fonck sort de son nuage, regagne les lignes et voit devant lui quatre monoplaques Pfalz protégés à 500 mètres par cinq Albatros qui allaient vers nos tranchées. Fonck les suit, observe leur manœuvre, la manière dont la protection s'exerce, et, quand il a bien vu, se décide. Les Pfalz chargent en losange. Il s'agit de tomber sur le dernier sans être aperçu auparavant par les Albatros de la patrouille supérieure. C'est dix secondes à courir.

Fonck part à plein moteur en regardant au-dessus de lui si quelque Albatros ne le menace pas. Il aborde le Pfalz dans son axe et un peu en dessous, tire et le voit tomber en flammes. Le bruit de la mitrailleuse a mis les Allemands en éveil.

Les deux Pfalz du milieu s'écartent, virent l'un à droite l'autre à gauche pour se placer de chaque côté de Fonck. Notre pilote vire droit sur le Pfalz de tête qui se trouve à 300 mètres ; il lui envoie une rafale sous la queue, le voit tomber en flammes, pique à plein moteur, échappe ainsi aux sept ennemis qui le guettent, et rentre au terrain.

Fonck a réalisé ses deux dernières victoires en quelques secondes, comme les deux premières. Sa manœuvre consistant à passer au travers d'une patrouille ennemie, à descendre un ennemi à l'entrée et à la sortie de la patrouille, est une merveille de décision, d'audace et de sûreté.

Les six combats ont eu lieu entre 1.500 et 2.000 mètres : les trois premiers à 16 h. 5, le quatrième à 18 h. 40, le cinquième et le sixième à 18 h. 55.

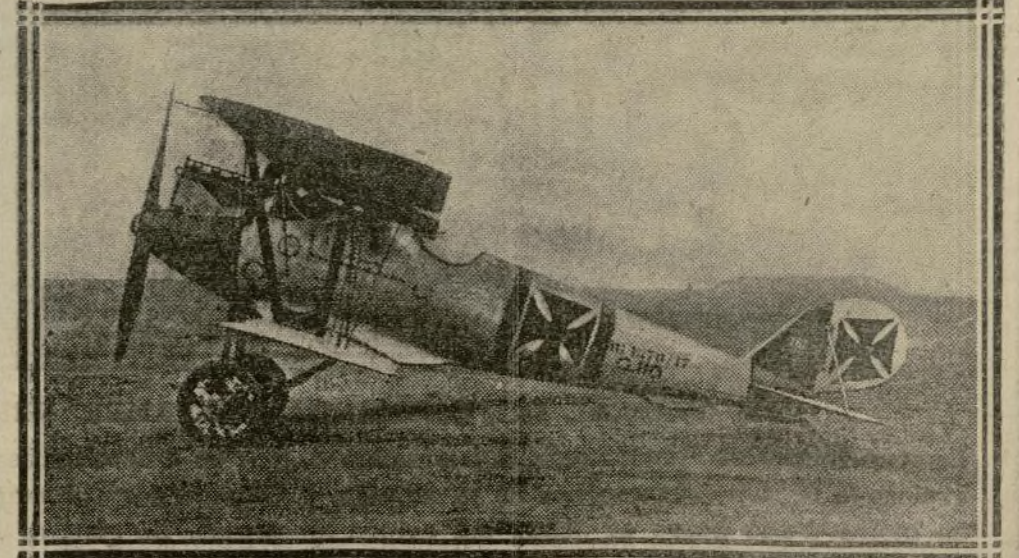
Le sous-lieutenant Fonck, sur son Spad armé de deux mitrailleuses, avait tiré cinquante-six balles, ce qui correspond à une moyenne de neuf balles seulement par avion descendu.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS

par Correspondance aux Soldats & S.-O. — PIERRE, rue Rivoli 53 à PARIS



A L'ISSUE DE LA CÉRÉMONIE DU « MOTHER'S DAY » : M. BERGSON RECONDUISANT LE MARÉCHAL JOFFRE



BIPLAN MONOPLANE PFALZ, DU TYPE DE CEUX ABATTUS LE 8 MAI PAR LE SOUS-LIEUTENANT FONCK

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA BOHÉMIENNE BLONDE

PAR ANDRÉ REUZE

La petite Piroška s'émouvait souvent de reconnaître des sites ou des gens qu'elle voyait pour la première fois. Tout au moins, ils rimaient, croyait-elle, des souvenirs enroulés dans sa mémoire. Et de jour en jour elle se persuadait que sa vie devait se diviser en deux parties bien distinctes : les années qu'elle se rappelait, toutes pareilles à son existence vagabonde d'à présent, et celles de sa première enfance, très différentes, mais confuses en son esprit comme un beau songe oublié.

Son caractère s'en modifiait profondément. On ne la voyait plus grimper sur les talus, la main en avant pour observer la route, ni faucher de ses pieds nus le cresson de cheval des fossés bourbeux, l'œil vif sous des mèches moussues qui peignaient seules les épaules des buissons. Il lui arrivait au contraire de marcher la tête basse derrière la roulotte pendant des étapes entières, à côté du chien Kiziz, qui était vieux.

C'est à peine si elle s'arrêtait parfois encore pour orner ses guenilles des fleurettes bleutées du romarin, dont elle aimait la senteur sauvage, ou réunir dans sa main fiévreuse qui les fanait les pâquerettes et les renoncules aérées arrachées comme des clous d'or au tapis vert des prés nouveaux.

L'oncle Borjowoi, qui faisait danser Kola, l'ours noir, ne s'intéressait qu'aux volailles errantes, aux chevaux attachés dans les champs, et la mère de Piroška réservait sa rude tendresse à ses trois autres enfants beaucoup plus jeunes. Seule, Sara, la vieille diseuse de bonne aventure qui ne quittait guère la roulotte, relevait parfois les cheveux de la fillette pour scruter son regard :

— Pourquoi es-tu triste ?

— Je ne suis pas triste, grand-mère, mais je viens d'avoir quinze ans, je suis une jeune fille, maintenant.

La vieille secouait la tête et Piroška reprenait sa place derrière la guimbarde grignante. Seulement, quand ils passaient devant un château, elle allait meurrir son front aux barreaux de la grille. Les avenues ombragées, profondes, l'attiraient. Longtemps elle contemplait les douces crouppantes, les parcs muets, les étangs morts, les tours dévotées à travers les arbres, les terrasses fleuries où jouaient des enfants riches.

Les chiens aboyaient après ses haillons et, menaçants sur leur porte, les gardiens criaient :

— Veux-tu te sauver, petite voleuse ! Il ne faut pas de Bohémiens ici.

Cinglée par l'injure, elle s'élevait d'un sursaut et s'enfuyait. Quelquefois les gens s'arrêtaient en rentrant chez eux :

— C'est drôle, elle n'est pas noire comme les autres, celle-là.

Et Piroška se répétait pour la millième fois :

— Grand-mère Sara et maman, et l'oncle Borjowoi, et mon frère, et mes sœurs ont la peau brune, les yeux noirs, les cheveux noirs et luisants. Mon teint est bronzé par le soleil, mais mon corps est blanc. J'ai des yeux bleus, des cheveux blonds et légers...

Alors elle se rappelait ce que lui avait dit un jour, dans le Midi, au bord d'une route, un petit garçon bien habillé.

Piroška, chargée de la corvée de bois, allait lentement sous les peupliers, ramassant des branches mortes. Un enfant d'une douzaine d'années, vêtu en matelot anglais, qui jouait un cerceau, s'approcha d'elle :

— Tu vis dans cette roulotte, là-bas, avec des monstres d'ours ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Je danse, dit Piroška, ou je vends des corbeilles.

— Moi aussi, expliqua le petit marin en fourrant ses mains dans ses poches, j'ai voyagé avec des saltimbanques, il y a longtemps. Ils m'avaient volé, mais j'ai réussi à m'échapper après en avoir tué trois. Je suis le fils de l'amiral Cook, qui a été mangé par les sauvages, en Amérique, il y a trente ans.

Pourquoi es-tu blonde, reprit-il après un instant de réflexion, ça n'est pas blond les Romaniels. Comment t'appelles-tu ?

— Piroška.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire "Chaperon rouge".

— C'est un surnom, ça. Tu dois être une petite fille volée. Tu t'appelles peut-être Marguerite ou Alice. Tu ne te souviens pas d'avoir été volée ?

— Non.

— Ça ne fait rien : à ta place je m'échapperais.

Il s'enfuit en courant parce qu'une belle dame l'appelait, et la petite, toute saisi de l'aventure, se répétait : "Je suis peut-être une enfant volée... Je suis peut-être une enfant volée..."

Depuis, elle y pensait tellement qu'elle s'en éveillait la nuit. A force de regarder les châteaux, les jolis équipages, les cavaliers élégants, il lui semblait avoir vécu au milieu d'eux étant toute petite. Sa vraie maman ressemblait peut-être à cette dame blonde, si triste, entrevue à une fenêtre... Elle devait avoir des sœurs comme ces fillettes, tout de blanc vêtues, qui couraient en riant sur une pelouse ensoleillée.

"Je suis une enfant volée... Je suis une enfant volée..."

Les étapes devenaient plus longues, les corbeilles plus lourdes, Borjowoi plus brutal. Ayant été battue un matin, Piroška se réfugia dans les bras de Sara qui, seule, lui témoignait quelque affection.

— Je ne veux plus être frappée... Je veux m'en aller... retrouver mes parents... Je le sais que je suis une enfant volée...

La vieille, effarée, lui releva la tête :

— C'est à cela que tu penses, c'est pour cela que tu ne chantes plus... Pauvre petit cœur ! Qui a pu te mettre cette idée en tête... Si, tu es bien des nôtres ; seulement, on peut te le dire, maintenant — tu es assez grande — ta mère t'a eue, avant son mariage, avec un homme des Flandres, un homme blond qu'elle avait connu.

Sur la route, Borjowoi fit claques son fouet :

— Cette maudite côte ne finit pas et le cheval n'en peut plus. Allons, tout le monde aux roues. Piroška !... Où est-elle encore passée, cette paresseuse ?

Et, très lasse, les yeux mornes, Piroška vint pousser la roulotte sur la route qui n'allait plus nulle part.

André REUZE.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

DES ATTAQUES LOCALES SONT REPOUSSÉES SUR LE FRONT FRANÇAIS

Des troupes spéciales d'assaut ont pris part à ces attaques et ont subi un grave échec.

Pendant que nous continuons d'améliorer et de renforcer nos positions sur toute la ligne présumée des combats futurs, les Allemands s'efforcent de nous enlever tantôt un point d'appui, tantôt un observatoire ; leurs attaques sont violentes, mais peu soutenues, de telle sorte que, même lorsqu'elles obtiennent un résultat au début, nos contre-attaques sont toujours parvenues jusqu'ici à rétablir la situation.

Tel fut le cas au bois de la Caune, où l'ennemi a laissé une centaine de prisonniers entre nos mains, et dans la journée d'hier à Orvillers-Sorel, où l'attaque dirigée contre les positions conquises par nous vendredi dernier au nord-ouest du village a été repoussée immédiatement.

Ce sont là, cela va sans dire, de très petites actions, par comparaison avec les batailles qui les ont précédées et qui vont suivre. Les effectifs engagés dans chacune d'elles par l'ennemi ne sont guère supérieurs à un bataillon. Mais des troupes spéciales d'assaut prenaient part à la première, et ont subi un échec aggravé de lourdes pertes.

Jean VILLARS.

LES ALLIÉS DANS L'EXPECTATIVE

FRONT FRANÇAIS, 12 mai. — Du correspondant de l'Associated Press au New-York Herald :

Grivesnes, sur le front d'Amiens, où les Français infligent, jeudi, aux Allemands une sérieuse défaite locale, fut de nouveau, hier, sous le plus intense bombardement, mais aucune action d'infanterie ne suivit et les Français s'organisèrent dans leurs positions nouvellement conquises.

Sur la plus grande partie du front, on est momentanément dans une période d'action moindre et d'attente. L'attitude d'expectative des Alliés poussera probablement l'ennemi à abattre très prochainement ses cartes.

Les Allemands ont amené un grand nombre de divisions fraîches sur la ligne en face d'Amiens, tandis que l'armée du général Otto von Below demeure immobile dans le voisinage d'Arras.

L'ennemi a essayé récemment de têter la force des Alliés, au nord et au sud de la Somme. Il a subi un coup d'arrêt violent, et son hésitation à entreprendre une opération de grand style en a été augmentée.

L'armée du général Foch, actuellement unifiée, sans distinction de nationalités, est entièrement familiarisée avec toutes les méthodes des Allemands et prête à la rencontre.

Aucune surprise n'est probable, mais on sent que l'ennemi entreprendra prochainement un nouvel effort pour atteindre les objectifs qu'il visait le 21 mars et qu'il n'a pas atteints.

7.000 kilos d'explosifs lancés par nos avions

(OFFICIEL). — Dans la journée du 10 mai, en dépit du mauvais temps, notre aviation de chasse s'est montrée active : 2 avions allemands ont été abattus et 8 gravement endommagés. Le 11, un ballon captif allemand a été incendié par nos pilotes.

Les 10 et 11 mai, nos bombardiers ont lancé 7.000 kilos de projectiles sur les gares, dépôts et cantonnements de l'ennemi, notamment dans la région de Noyon, Chauny, Flavy-le-Martel. Sur ce dernier point, plusieurs incendies ont été observés.

Un avion allemand abattu par les Anglais

(OFFICIEL). — Le 11 mai, à l'exception d'une courte période de temps clair dans un secteur, période pendant laquelle nos appareils ont exécuté des bombardements et du travail de reconnaissance, tout le front a été, pendant la journée, enveloppé de brouillard.

Un appareil ennemi a été abattu au cours d'un combat aérien. Deux de nos appareils manquent.

Il est établi que, le 10 mai, trois appareils allemands ont été abattus en plus des huit précédemment mentionnés.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Bombardement assez violent dans la région à l'ouest de Mailly-Raineval.

Une attaque allemande sur nos nouvelles positions au nord-ouest d'Orvillers-Sorel a subi un complet échec. Nos feux ont infligé des pertes sérieuses à l'ennemi, qui a laissé des prisonniers entre nos mains.

La lutte d'artillerie a été vive sur la rive droite de la Meuse, dans le secteur bois des Caurières-les-Chambrettes.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Journée marquée par une lutte d'artillerie assez vive dans la région au sud de l'Avre. Pas d'action d'infanterie.

Rien à signaler sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — Au cours d'une attaque locale heureuse, entreprise hier, les troupes françaises ont amélioré leurs positions au nord du village de Kemmel et ont fait plus de 100 prisonniers.

Hier matin, aux environs du canal d'Ypres à Comines, un raid ennemi a été repoussé ; nous avons fait quelques prisonniers.

Cette nuit, aux environs de Meteren, des combats de patrouilles nous ont permis de ramener plusieurs prisonniers et une mitrailleuse.

Pendant la nuit et ce matin, l'artillerie ennemie s'est montrée active dans les secteurs de l'Ancre, au sud d'Albert et contre nos positions avancées à l'est de Loos et au sud de Voormezele.

21 H. 30. — Rien à signaler, en dehors d'une activité réciproque de l'artillerie.

UNE MANŒUVRE DÉJOUÉE

LA FLOTTE RUSSE DE LA MER NOIRE N'ATTAQUERA PAS LES ALLEMANDS

Au nom des Soviets, M. Tchitcherine s'élève contre des bruits tendancieux qui auraient couru en Russie.

Moscou, 2 mai (Retardée en transmission). — A la suite d'une prétendue attaque contre un sous-marin allemand dans la mer Noire, le gouvernement allemand a fait savoir que tous les navires armés de la mer Noire, y compris les navires sur lesquels se trouvent des marins de la flotte russe de la mer Noire, seront traités en navires ennemis. (Havas.)

Moscou, 12 mai. — Le commissaire du peuple pour les Affaires étrangères, M. Tchitcherine, a adressé au plénipotentiaire russe à Berlin, M. Joffe, les instructions suivantes :

« Nous tenons à vous faire savoir qu'une partie de la flotte russe de la mer Noire a quitté Sébastopol et se rend à Novorossinsk. »

« Le comte Mirbach nous a informé que le danger d'une attaque possible de la part de nos navires de guerre contre les forces allemandes pourrait obliger les autorités militaires allemandes à occuper Novorossinsk. »

« Nous avons répondu au comte Mirbach que le fait pour la flotte russe d'être ancrée dans un port russe comme Novorossinsk ne présentait aucun danger pour les forces allemandes. »

« Le traité de Brest-Litovsk ne confère nullement aux Allemands le droit d'occuper un territoire russe. Au contraire, un pareil fait pourrait faire croire à la population que... »

les autorités allemandes profitent de bruits qui ne peuvent être contrôlés et de dangers illusoires pour occuper notre territoire en flagrante contradiction avec l'état de paix existant entre l'Allemagne et la Russie.

« Nous vous demandons de faire savoir à nouveau au gouvernement allemand, afin d'obtenir la cessation des opérations militaires, que nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour que les forces allemandes n'aient à redouter aucune attaque de la part de la flotte russe quand celle-ci sera arrivée à Novorossinsk. »

« Veuillez faire remarquer au gouvernement allemand que l'état de choses actuel cause dans les masses du peuple une émotion qui, hier, s'est manifestée dans la presse par toute une série de bruits tendancieux, de nouvelles fausses, suivant lesquelles on envisagerait la rupture des relations entre l'Allemagne et la Russie. »

« Nous avons aussitôt réfuté ces bruits, mais aucune assurance de notre part ne pourra tranquilliser les masses du peuple russe, si les agissements de la politique allemande semblent contredire nos affirmations. »

« Faites ressortir le caractère de gravité que pourraient avoir des troubles en ce moment. » (Havas.)

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC A PARIS ET EN PROVINCE

Dans le plus profond recueillement, des fleurs ont été déposées hier au pied des statues de la libératrice.

La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée, hier, sur tout le territoire.

A Paris, elle a revêtu un caractère de recueillement vraiment impressionnant. Ni fanfares pavoisées, ni guirlandes, ni oriflammes, mais une succession de petits groupes allant déposer au pied des statues de la vierge de Domrémy des couronnes et des gerbes de fleurs.

Les délégués de la Ligue des patriotes, des associations patriotiques, et des sociétés alsaciennes-lorraines avaient pris rendez-vous, à 10 heures, dans le jardin du Carrousel, près du monument Quand même ! recouvert de sacs à terre. Sous la conduite de MM. Barrès, Tournade et de Mlle Déroulède, et précédés des jeunes Éclaireurs de France, ils se sont rendus en cortège à la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, qu'ils ont ornée d'une grande couronne d'immortelles et d'une gerbe d'œillets rouges. Aucun discours ne fut prononcé. M. Maurice Barrès, se tournant vers l'assistance, prononça, d'une voix forte, ces simples mots : « Gloire à Jeanne d'Arc ! Confiance et certitude ! Vive la France ! Vive l'armée ! Vivent les Alliés ! »

A ces hommages collectifs il convient d'ajouter des actes individuels, qui témoignent de la foi patriotique de leurs auteurs dans la bienheureuse libératrice.

Dans un sentiment de cordiale union sacrée, nos alliés, Anglais, Américains, Italiens, ont joint leurs hommages à ceux de la France. A 11 heures, la statue de la rue des Pyramides se dressait au milieu d'un véritable parterre fleuri.

Un service d'ordre avait été organisé par M. Guichard, directeur de la police municipale. Il n'eut pas à intervenir. Aucun incident ne troubla cette imposante manifestation.

En même temps, des délégations se rendaient devant l'église Saint-Augustin, au boulevard Saint-Marcel et à l'église de la Chapelle, pour fleurir les statues de la bonne Lorraine.

A NOTRE-DAME

Une cérémonie fut célébrée, à 3 heures, à Notre-Dame, sous la présidence de Son Éminence le cardinal Amette. Bien avant l'heure indiquée, la foule avait envahi l'immense nef afin d'entendre le panégyrique de Jeanne d'Arc. Il fut prononcé, cette année, par M. le chanoine Corré, curé de Saint-Charles de Monceau.

A ORLÉANS

Orléans fêtait le 489^e anniversaire de sa délivrance. Nous avons déjà publié le compte rendu de la cérémonie patriotique qui se déroula mercredi dernier 8 mai, sous la présidence des autorités civiles et militaires. Hier, ce fut la fête religieuse. Les offices furent présidés par Son Éminence le cardinal Dubois, archevêque de Rouen, ancien évêque de Verdun. C'est l'évêque actuel de la glorieuse cité, Mgr Ginisty, qui prononça le panégyrique.

Pour rendre efficaces les jours sans viande

Le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement vient de prendre l'arrêté suivant :

ARTICLE PREMIER. — A partir du mardi 14 mai, et pendant toute la période d'application du décret du 26 avril 1918, aucun consommateur ne pourra se faire délivrer, le mardi de chaque semaine, une quantité de viande de boucherie (bœuf, veau, mouton, chèvre, porc frais) supérieure à 200 grammes.

ART. 2. — Cette quantité de viande ne pourra lui être délivrée que contre remise au fournisseur auquel il s'adressera d'un coupon de consommation dont le modèle sera ultérieurement fixé.

ART. 3. — A titre provisoire, les consommateurs utiliseront comme coupon de consommation :

1^o Pour le mardi 14 mai, le coupon 3 de mai de la carte individuelle d'alimentation ;

2^o Pour le mardi 21 mai, le coupon 4 de mai de ladite carte ;

3^o Pour le mardi 28 mai, le coupon 3 de juin.

ART. 4. — Les restaurants et, d'une façon générale, les établissements où les repas sont pris en commun ne sont astreints, jusqu'à nouvel ordre, à aucune règle particulière en ce qui concerne leurs achats de viande de boucherie le mardi ; mais ces établissements ne pourront servir ce jour, à chaque repas et à chaque consommateur, une ration de viande supérieure à 100 grammes.

ART. 5. — Le sous-secrétaire d'Etat du Ravitaillement est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Front belge

Activité d'artillerie de moyenne intensité. Un raid exécuté la nuit dernière par nos troupes sur un ouvrage ennemi au nord de Dixmude a réussi.

Front italien

Sur le front montagneux, vive activité de patrouilles de part et d'autre. Les nôtres ont fait irruption dans un poste ennemi au col Dell Orso, anéantissant les défenseurs à la baïonnette et à la grenade et capturant une mitrailleuse. Elles ont mis en fuite un groupe ennemi dans la région de Sclarolo, après lui avoir infligé des pertes. En outre, au cours d'un raid dans la zone de l'Asolone, nos patrouilles ont rapporté du matériel.

Des détachements ennemis qui s'étaient avancés vers nos avant-postes du mont Montello (à la source du Noco), au nord de Brentonico (val Lagarina) et sur les pentes du mont Spitz (à droite du val Brenta), ont été repoussés et dispersés par nos feux. Actions intermittentes des deux artilleries dans la Vallarsa, dans le val Brenta et le long de la Piave.

Au cours de combats aériens, sept avions ennemis ont été abattus.

Front de Macédoine

(11 mai). — Activité d'artillerie réciproque sur le front de la Struma, à l'ouest du Vardar et dans le secteur Cerna-Monastir, où l'ennemi a bombardé violemment les positions italiennes de la cote rogo.

Un coup de main tenté par l'ennemi sur les positions de Vetrenik a été repoussé par les troupes serbes.

Bombardement par l'aviation britannique des campements autour de Sérès et de la gare d'Angista.

L'AFFAIRE DU "BONNET ROUGE"

LA DÉFENSE DE DUVAL

M^e Magnan a commencé hier à plaider et continuera aujourd'hui.

Comme bien on pense, l'audience ne pouvait commencer sans un incident. C'est M. Caillaux qui en fit les frais et le défenseur de Landau qui le souleva.

On se rappelle qu'un jour de 1916 Landau se présenta au Bonnet Rouge en disant : « Le président veut savoir ce qu'est ce Duval, et aussi ce Marx, de Mannheim, avec qui il est en relations. »

Cela, Marion l'affirme ; Landau ne le dément pas, mais n'y ajoute aucune importance ; quant à M. Caillaux, à l'instruction il déclara ne pas se souvenir de l'incident. Pour départager les inculpés, M. Baer demanda donc au colonel d'envoyer immédiatement chercher M. Caillaux à la Santé.

La réponse du lieutenant Mornet est nette :

— En aucune façon, dit-il, je ne saurais accepter l'intervention de M. Caillaux pour départager deux inculpés. Il est lui-même inculpé dans une autre affaire qui a un lien étroit avec celle-ci. J'estime que la déposition de M. Caillaux ne serait que l'audition d'une « partie », d'un témoin intéressé, et je refuse de m'incliner devant toute déclaration qu'il pourrait apporter.

— D'ailleurs, intervient le colonel, vous aviez vous-même cité M. Caillaux, et vous y avez renoncé. Maintenant les dépositions sont finies. Je n'userais pas de mon pouvoir discrétionnaire.

— Eh bien ! conclut M. Baer, je le ferai citer directement pour demain.

LE COLONEL. — Si la loi vous en donne le droit...

En attendant, M. Baer dépose des conclusions demandant acte de ce que, dans son réquisitoire, M. Mornet a, hier, donné lecture de pièces d'une instruction qui, n'étant pas close, ne peut être divulguée, sous peine de violation du secret professionnel.

Ces pièces, riposte M. Mornet, ont été versées au dossier par ordonnance du président. Elles ne sont donc pas étrangères aux débats. Sous cette réserve expresse, je ne m'oppose pas à « donner acte ».

Mais le conseil, attendu que les pièces ont été versées régulièrement aux débats par ordonnance du président et mises à la disposition de la défense, — attendu en outre que le conseil n'a pas à connaître d'elles elles proviennent — refuse de donner l'acte demandé.

Ajoutons que le colonel Voyer verse aux débats une lettre de M. Ceccaldi dont il n'est pas donné lecture.

Et c'est enfin la plaidoirie de M^e Magnan. Avec autant de conscience que de talent, M^e Magnan, passant en revue toute la vie et tout le rôle de Duval dans la San Stefano, s'attache à démontrer que les services considérables rendus par lui légitiment le versement du million de Marx. Et comme ce versement fut fait avant la guerre, il n'y a pas eu commerce avec l'ennemi.

M^e Magnan aborde ensuite l'intelligence avec l'ennemi. La preuve que Duval n'est pas l'agent de Marx, le défenseur la trouve dans les papiers saisis dans le coffre-fort de Florence ; car, s'il l'eût été, Marx l'eût choisi pour trait d'union auprès de M. Caillaux. Les fameux rapports ont été faits ouvertement au su de toutes les autorités. Donc, aucune manœuvre louche.

Quant au Bonnet Rouge, il n'y vit qu'un bon placement et ne s'occupa jamais de la rédaction.

A six heures, la continuation de la plaidoirie est renvoyée à aujourd'hui.

Une adresse socialiste à M. Branting

Trente-six membres du parti socialiste français ont envoyé, hier, une adresse de félicitations à M. Branting, qui a dénoncé l'impérialisme des socialistes majoritaires allemands, affirmé nettement en avril dernier, et déclara qu'ils ne pourront plus se rencontrer avec ce parti « que pour le voir condamner et exclure par l'Internationale. »

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats : Prix de Boston (scratch 1.500 mètres). — Séries gagnées par Martin, Berger, Larue, Morel, Perrin, Simonne, Trouvé et Deschamps. — Finale : 1. Larue, 2. Martin, 3. Perrine, 4. Trouvé.

Prix des Fortifs (5 kil., par totalisations). — 1. Vandenhove, 13 points ; 2. Trouvé, 9 p. ; 3. Deschamps et Simonne, 6 p. ; 5. Cornet, 6 points.

Course par éliminations. — 1. Thuau, 2. Franchi, 3. Matter, 4. Loisel, 5. Brohan.

Le Match des Matches (en 3 manches). — 1. Dupuy, 5 points (1+2+2) ; 2. Egg, 6 p. (2+1+3) ; 3. Pouchot, 7 points (3+3+1).

Grand Prix du Vieux (derrière motos). — Première manche (20 kil.) : 1. L. Didier, en 16' 4" 2/5 ; 2. Godivier, à 650 mètres ; 3. Bruni, à 880 m. — Deuxième manche : 1. L. Didier, en 24' 57" 2/5 ; 2. Godivier, à 550 mètres ; 3. Bruni, à 1.350 m. — Classement général : 1. L. Didier, 2. Godivier, 3. Bruni.

Paris-Melun et retour. — Cette épreuve, organisée par l'Helvétia Club Parisien, sous les règlements de la Société des Courses, a été très réussie. 123 coureurs étaient engagés ; 75 ont pris le départ, donné à 9 h. 6 à Villeneuve-Saint-Georges. Distance, 50 kilomètres, par Draveil, Corbeil, Melun, Lieusaint et Montgeron (arrivé). Résultats :

1. M. Cassu (A.S.), en 1 h. 40 m. ; 2. Mignard (D.), à 3 longueurs ; 3. M. Germain (D.) ; 4. J. Lafosse (F.A.S.) ; 5. H. Morel (D.) ; 6. Dromby (A.S.) ; 7. Demon (D.) ; 8. J. Sleyer (H.C.P.) ; 9. Rithard (D.) ; 10. B. Sleyer (H.C.P.).

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe de Guerre (C.F.I.). — La deuxième et dernière journée de la Coupe de Guerre mettait aux prises les équipes de l'U.S.F.S.A. et de la L.F.A. La Ligue a triomphé de l'Union par 2 buts à 1. Pour le repêchage, la F.G.S.P.F. et la F.C.A.F. ont fait match nul.

OBSÈTE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles
Expedition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 55 ; 4 kilogs 18 fr. 45.
AUG. PELLERIN, 82 r. Rambuteau, Paris

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Beau, ambassadeur de France à Berne, est arrivé avant-hier à Paris.
— Le colonel Tisseyre a été nommé attaché militaire à l'ambassade de France à Madrid.
— La marquise del Muni, femme de feu l'ambassadeur d'Espagne à Paris, vient de rentrer à Madrid, venant de Biarritz.

CERCLES

Samedi, au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union, ont été reçus, à titre de membres permanents, le baron d'Huart, capitaine de corvette, présenté par le comte de Chabrilan et le comte Xavier de La Rochefoucauld, et le capitaine Royal Tylor, de l'armée nationale des Etats-Unis, présenté par M. Robert Wood Bliss et le vicomte d'Harcourt.

NAISSANCES

— La comtesse Tredicini de Saint-Séverin, femme du capitaine d'artillerie, a mis au monde une fille.
— Mme François Marbeau a donné le jour à une fille : Micheline.
— Mme Paul de Varan, femme du commandant, a donné le jour à une fille.
— Mme Henry A. Firpo, née Jeanne Provost (de la Comédie-Française), est mère d'un fils : Jack.
— La comtesse Charles de Gourcy, née de Boismorel, a mis au monde un fils : François.
— Mme Raymond de Verteuil, née de Casteljac, a donné le jour à une fille : Odile.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Geneviève Audebert de Lapinsonie, fille du baron Audebert de Lapinsonie et de la baronne, née Decharme, avec le baron Octave de Gaudemar, décoré de la croix de guerre, fils du baron de Gaudemar, décédé, et de la baronne, née de Crounillon.

MARIAGES

— Samedi, en la chapelle de la cité paroissiale de Saint-Honoré d'Eylau, le chanoine Soulange-Bodin a béni le mariage de M. Louis Nougier, fils de M. et Mme Alfred Nougier, tous deux décorés, avec la comtesse Henry de Senneville-Gréce, née Thérèse, fille de M. Henry Thérèse, et de Mme, née Quenson de La Hennerie, décédée.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
— De la vicomtesse de Gassart, née de Ligneolles, décédée au château de Courtonne, à l'âge de soixante-quatre ans ;
— De Mme Alberg-Sermet, née de Laporte, dont les obsèques ont eu lieu hier, à Souai-Estap, dans le Tarn ;
— De M. Gilbert Pradal de Farguettes, décédé à l'âge de quatre-vingts ans, à Pallanza (Italie). Il était beau-père et père du vicomte et de la vicomtesse de Becdelièvre ;
— De Mme de Malézieux du Hamel, née Clotilde Payen, décédée à Paris, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Elle était la mère du lieutenant-colonel de Malézieux du Hamel, aux armées ;
— De M. François-Xavier de Givenchy, décédé au château de Champignolles-les-Grandes, à l'âge de dix-huit ans, fils de M. J. de Givenchy, capitaine d'infanterie, en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née de Champignolles ;
— Du baron de Mullenheim, capitaine commandant au 3^e dragons, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé glorieusement, le 28 avril.

BENEFICANCE

— Le Secours franco-américain pour la France dévastée désire grouper des cultivateurs ayant des animaux (réfugiés de Bouchon, Rouvry et Goyencourt) en une coopérative dans l'intérieur de la France.
Prière d'envoyer le nom et l'adresse : 82, avenue des Champs-Élysées.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

CARTES POSTALES, Papeterie, Articles de Paris. Tarif gretis BONAET, 4, r. de la Reynie, Paris (IV^e).

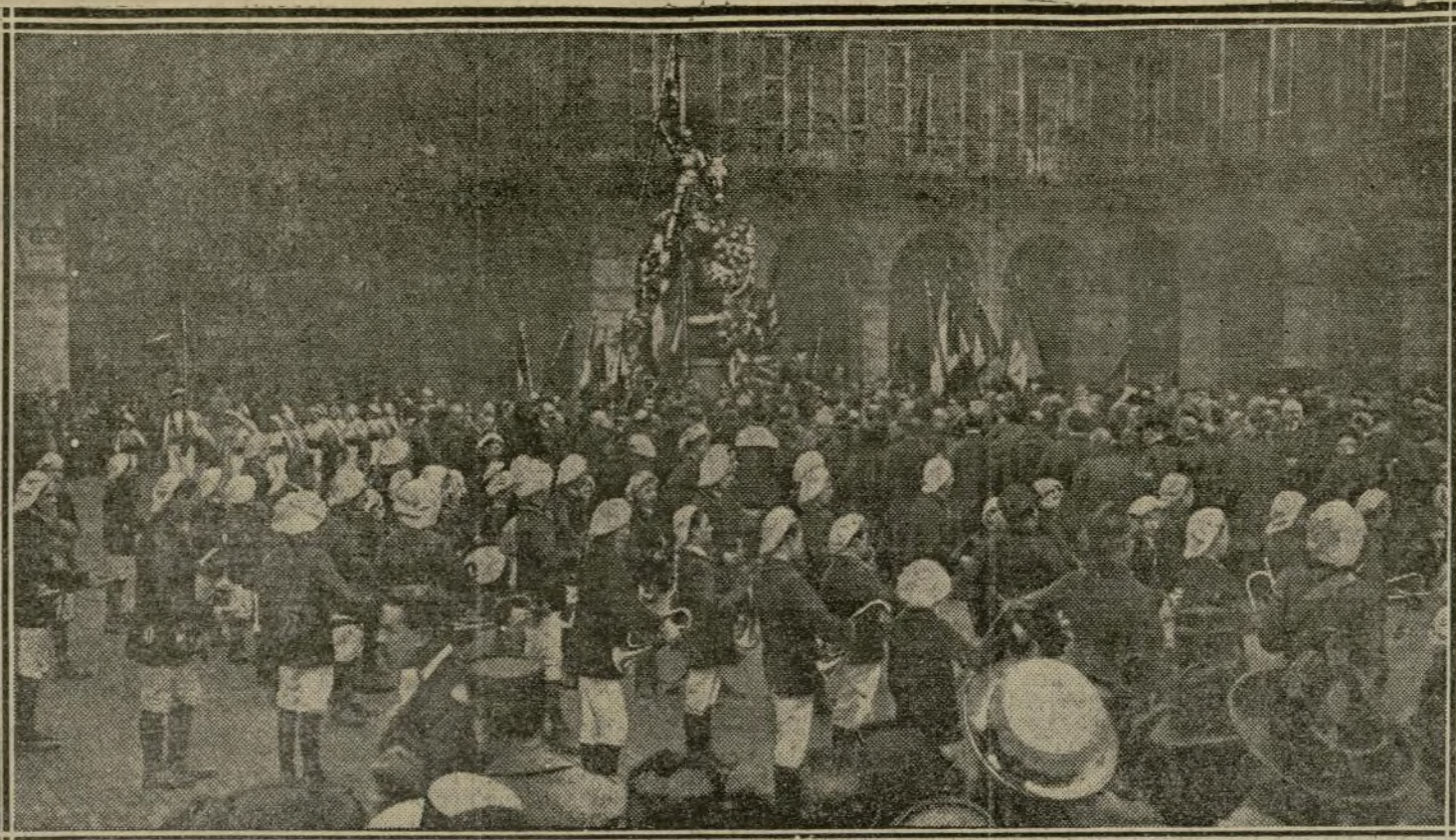
NOUVELLE BANDE-MOLLETIÈRE
en tricot renforcé
Solide - Légère - Élégante - Lavable
SOUTIEN sans comprimer
REGULARISE la circulation
SUPPRIME engorgements, crampes, fatigues.
Une seule qualité. Prix : 16, 50 la paire.
COLORIS : bordeaux, marine, noir, kaki, gris.
En vente dans les grands magasins et dans les bonnes maisons. Gros et détail : BOS & PUEL, 234, Fg St-Martin, Paris.

CREME MARGUERITE TEMPLEY
D'HORTY-S-PARIS.

Avant d'être Femme
LE CORSET JUVENIL
prépare la Beauté
Voyez :
Buste souple
Thorax libre
Dos droit
Ventre ferme
Taille élancée
Le Corset JUVENIL est établi pour la jeune fille dans son développement et la préparer au rôle qu'elle remplira dans la vie.
Prix de 6 à 20 ans : 18 fr. à 29 fr. 50 suivant l'âge
L'acheter partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS
Nous demander la liste avec notice
Corseterie spéciale de France, 18, r. Tailbout, Paris

ASTHME
REMEDY
Cigarettes ou Poudre
Tous Pharm. ou par signature J. ESPIC sur chaque cigarette

EXCELSIOR
ON A CÉLÉBRÉ HIER A PARIS L'ANNIVERSAIRE DE JEANNE D'ARC



LES BOYS-SCOUTS DÉFILENT DEVANT LA STATUE DE LA PLACE DES PYRAMIDES
La tête anniversaire de Jeanne d'Arc a donné lieu à de touchantes manifestations patriotiques. Après avoir salué les statues de Metz et de Strasbourg, les manifestants se rendirent rue des Pyramides et place Saint-Augustin, où des palmes furent déposées sur les socles des statues de Jeanne d'Arc.

B L O C - N O T E S

THÉODORE DE BANVILLE a jadis conseillé aux poètes de faire leur principale lecture des manuels techniques — bouquins de géologie, de minéralogie, d'architecture, etc. C'était un des meilleurs moyens, affirmait-il, de s'appropriation en mots rares et curieux qui font bien dans un vers et surtout à la fin d'un vers.
J'ai l'impression, ce soir, qu'il pourrait bien avoir eu raison pour d'autres raisons encore. Je viens de parcourir le dernier numéro du *Journal d'Agriculture tropicale*, et cette publication, d'un genre plutôt sévère, m'a plongé dans un abîme de réflexions.
J'y ai appris, sans aucune stupeur, que presque tous les produits coloniaux avaient, depuis le début de la guerre, régulièrement « raugmenté », comme disent les cuisiniers — à l'exception du caoutchouc, qui, chose difficilement explicable, se maintient exactement aux mêmes prix qu'avant le mois d'août 1914, et pourtant Dieu seul peut savoir quelle consommation doivent en faire nos autos militaires ! — mais, pour tout le reste, le bond est formidable. Prenez, par exemple, les matières grasses : les huiles de coprah, en août 1914, coûtaient 102 francs les 100 kilos ; en 1915, ce prix monte à peine — 105 francs — ; en 1916, il s'élève à 159 francs ; en 1917, à 345 francs ! Il a plus que triplé. Et que vous examiniez les mercuriales du cacao, du coton ou même du modeste raphia, c'est à peu près la même chose.

Après tout, ce n'est pas étonnant ; la consommation est restée ce qu'elle était avant la guerre, et tout porte à croire même qu'elle a dû s'accroître en raison des besoins des armées, tandis que la guerre sous-marine faisait monter le prix des transports. Mais qui, pourtant, sera capable de m'expliquer pourquoi le gingembre lui-même s'est livré à une ascension vertigineuse ? De 16 francs environ en juillet 1914, il est grimpé à 65 francs ! D'où diable cela peut-il bien venir ? De tout ce qui, au monde, peut se mettre sous la dent, le gingembre, à vue de nez, est bien l'aliment dont il me semble qu'on ait pu se passer avec le moins de peine. Est-ce bien même un aliment ? Ce produit végétal, qui brûle la langue et l'estomac, se classerait plutôt parmi les apéritifs. Et est-ce bien le moment de consommer des apéritifs, même non alcooliques ? Nous n'avons pas besoin de ça pour nous donner de l'appétit.
J'ai oui dire qu'on mettait parfois quelques grammes de cet astringent sous la queue des chevaux pour les faire courir ; mais la cavalerie, dans cette guerre, a eu si peu de chose à faire jusqu'ici !... Décidément, j'offre un lapin à qui m'expliquera la hausse du gingembre !

Pierre MILLE.

Les jours sans viande
Nous allons être mis au régime des jours sans viande.
D'aucuns s'effraient de cette perspective. Bien entendu, les végétariens approuvent le projet de M. Boret.
Ils affirment que la viande nous est inutile et même nuisible.
L'oncle Sarcy ne manquait jamais une occasion de proclamer sa foi dans le végétarisme. Il ne se nourrissait que de légumes. Il ne s'en portait pas plus mal. Et cette alimentation entretenait son esprit si dispos qu'il écrivait allègrement ses deux ou trois chroniques par jour.
A Londres, les restaurants végétariens sont fort nombreux.
Une singularité de certains plats qu'on y prépare, c'est de ressembler à des plats de viande, bien qu'ils soient exclusivement composés de légumes.
On sert, par exemple, une entrecôte de pommes de terre ou une côtelette de choux. Dans l'assiette, les pommes de terre ou les choux sont disposés en forme d'entrecôte ou de côtelette. Des sauces savamment répandues sur ces simulacres achèvent d'illusionner le client.
Il est vrai qu'à la première bouchée il sait à quoi s'en tenir !
Au dix-huitième siècle, un des cardinaux de Rohan, évêque de Strasbourg, avait à son service un merveilleux cuisinier.
Ce grand artiste, pendant le carême, confectionnait des mets auxquels il savait donner non seulement l'apparence, mais

même le goût des plats de viande. Avec la chair de certains poissons convenablement traitée et arrosée de jus exquis il apprêtait des rôtis qui trompaient les plus fins gourmets.
Ces supercheries culinaires vont-elles reparaître avec les jours sans viande ?
Ce qui est certain, c'est qu'elles attestent chez les consommateurs une préférence marquée pour la viande, puisque, s'ils en sont privés, ils en recherchent du moins l'apparence.

L'Académie à l'Élysée

Paris reverra cette semaine une cérémonie académique — ou plutôt le cortège précédant cette cérémonie, qu'il n'avait plus vu depuis six ans, depuis la réception de M. Emile Boutroux sous la Coupole.
Deux landaus aux armes de Minerve et sur les sièges desquels auront pris place M. Delannoy, chef des huissiers de l'Institut, et son adjoint M. Grévy, en grande tenue, coiffés du bicorne en bataille et coiffés de la chaîne d'argent, porteront du Palais Mazarin à l'Élysée deux souriants dramaturges favoris du public, un poète, un critique, un historien, un philosophe et un secrétaire perpétuel, parés de l'habit vert.
Selon une tradition qui remonte à Richelieu, les trois derniers Immortels reçus sous la Coupole, MM. de La Gorce, Alfred Capus et Henri Bergson, tront, conduits par ceux qui les reçoivent, MM. Henri de Régnier, Maurice Donnay et Doumic, et par M. Étienne Lamy, offrir au protecteur de l'Académie, le chef de l'État, leur confrère M. Poincaré, leurs discours de réception, reliés sous une couverture gaufrée et dorée, couverture uniforme depuis Louis XIV.

La cérémonie n'aura lieu si tardivement que parce que le relieur spécial des discours académiques est mobilisé, et qu'il a fallu longtemps chercher un autre artiste capable d'exécuter convenablement à sa place son délicat travail.

La loi sur le luxe

Dans un compartiment d'un train de banlieue, un fabricant de bottines de luxe cause avec d'autres voyageurs :
— La loi sur le luxe, observe-t-il, ses défenseurs disent que l'expérience qu'on en a faite est trop courte pour qu'on en puisse juger.
— Ils nous demandent d'attendre un peu pour protester. Ils prétendent qu'il faut appliquer cette loi pendant quelque temps pour qu'on soit à même d'en connaître les défauts et d'y remédier.
« Grand merci ! Imaginez un peu que je fasse mes bottines, moi, comme nos législateurs font leurs lois.
« Mes clientes, au moment où je les chausserais, me diraient que mes bottines leur font mal :
« — Bien ! bien ! leur répondrais-je. Portez-les tout de même quelque temps. Je verrai ainsi où elles vous blessent : à la cheville, au talon, ou aux doigts de pied. Et alors je corrigerai mon ouvrage.
« Qu'est-ce que penseraient mes clientes d'un fournisseur pareil ?
« Eh bien ! pourtant, voilà exactement la méthode que suivent nos législateurs !
« Et tous les voyageurs d'approuver en riant le fabricant des bottines.

Censure

A propos de l'affaire du *Bonnet Rouge*, Dame Anastasie a été fréquemment mise sur la sellette.
On lui reproche volontiers d'avoir montré une indulgence excessive à M. Badin et à ses camarades de rédaction.
Un des serveurs de la Dame aux Longs Ciseaux nous présente son apologie.
— Si paradoxale que cette affirmation paraisse, dit-il, la censure fut instituée non point contre les journaux, mais pour les journaux.
« Quand, dans les épreuves qu'ils lui soumettent, elle trouve des articles qu'elle considère comme nuisibles à la défense nationale elle doit les avertir qu'ils risquent les rigueurs du gouvernement.
« Mais ce n'est pas elle qui prend des sanctions.
« Maintes fois, elle a fait savoir au *Bonnet Rouge* que ses articles pouvaient provoquer la saisie ou la suspension du journal. Elle donnait ses critiques : elle refusait purement et simplement son visa ou bien elle le refusait formellement.

« Quand le refus d'autorisation était pur et simple, le *Bonnet Rouge*, comme la plupart des journaux d'ailleurs, insérait l'article.
« Quand le refus était formel, le *Bonnet Rouge*, généralement, pratiquait l'échappatoire demandé.
« En tout cas, les ordres de saisie ou de suspension n'ont jamais émané de la censure. C'est au gouvernement de les donner, s'il le juge bon, quand un journal ne se conforme pas aux prudents avis d'Anastasie.
« Ayant ainsi parlé, le censeur rentra dans le mystère.

Restriction

Au pont Solferino, hier dimanche, grande affluence de badauds qui s'accouaillant au parapet.
Que regardent-ils ? Une femme qui se noie ? Ce serait trop peu, au dire de La Fontaine, pour piquer la curiosité.
Mais le teneur de chiens a repris son métier.
Il est en train d'accommoder en lion un superbe toutou qui n'a point l'air satisfait de sa métamorphose.
Assise sur un plant, la mère du Zozor adoré paraît très émue. Elle lui adresse de petits mots d'encouragement :
— Zozor, voyons, Zozor, mon chéri, ne gredonne pas !...
La séance se termine par un bain sulfureux dans un baquet et une pièce blanche pour l'opérateur.
Sur le couvercle de la boîte ont été rangés savon, tondeuse, brosse, peignes, son souffre et autres philocomes, ses serviettes, le teneur a inscrit à la craie cet avis :
« Pendant la durée de la guerre, on tond que le dimanche (sic). »

A Copenhague

On a dit ces jours-ci que bon nombre de tableaux et de pastels de Degas avaient été achetés pour Copenhague.
On n'a pas mentionné le nom du Danois pour qui furent faites ces acquisitions.
Il s'appelle M. Hansen. C'est un fort riche commerçant. La guerre n'a pas nui à sa fortune. Bien au contraire. Il sut par d'habiles négociations assurer une grande partie du ravitaillement de son pays. Il y gagna des millions.
Il en dépense quelques-uns à constituer un magnifique musée d'art français dans la capitale du Danemark. Il raffole de notre école nationale et surtout de nos peintres modernes.
Il est d'une libéralité merveilleuse et agit en grand seigneur.
Dernièrement, on se le rappelle, la collection Sarlin devait être mise aux enchères à Paris.
Un ordre de M. Hansen : toute la galerie lui fut cédée pour 2.700.000 francs. Et, naturellement, les commissaires-priseurs qui avaient organisé la vente publique furent royalement dédommagés.
M. Hansen a, de même, acheté récemment la collection du docteur Y'iau. Il l'a payée 2.300.000 francs.
Tout ce qui est beau sur le marché parisien prend immédiatement la direction de Copenhague.
M. Hansen est un nouveau marquis de Carabas. Mais, à la différence de celui qu'a immortalisé Perrault, M. Hansen existe en chair et en os.

LE PONT DES ARTS

Dans son numéro de juin, la *Revue des Deux-Mondes* publie le *Pavillon fermé*, le nouveau roman du maître Henri de Régnier.
Sur le désir exprimé par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le buste du général Foch, exécuté l'an dernier au quartier général des armées du Nord, par M. Auguste Mailland, et qui appartient à l'État, a pris place, hier, parmi les sculptures du Salon, à côté de celui du maréchal Joffre, du même artiste.
De M. Maurice Dekobra, vient de paraître *Grains d'Orléans*, qui est une curieuse peinture de Montmartre pendant la guerre, Montmartre dont l'auteur donne cette jolie définition : « Un grotto qui s'agit au bonnet de Paris. »
Du 10 au 19 mai, au pavillon de Hanovre, boulevard des Italiens, 33, exposition des céramiques grand feu et verres vitrifiés, exécutés par les bédouins du Val-de-Grâce, sous la direction de J.-J. Luchenal, ainsi que des estampes exécutées par le graveur Baudier pendant sa captivité en Allemagne, et représentant des scènes de la vie dans un camp de prisonniers.

LE VEILLEUR.

Association des Artistes dramatiques. — Mercredi 15 mai, à 1 h. 30, au théâtre Edouard-VII, assemblée annuelle des sociétaires de l'Association des Artistes dramatiques, sous la présidence de M. Pedro Gailhard.

LA JOURNÉE :

Opéra, relâche ; demain, *Guillaume Tell*.
Comédie-Française, 7 h. 45, *Bérénice*.
Opéra-Comique, relâche.
Odéon, 7 h. 45, *La Robe rouge*.
Vaudeville, 2 h. 30, *Faisons un rêve*.
Porte-St-Martin, 8 h. 15, *La Flambee*.
Ambigu, 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.
Palais-Royal, 2 h. 30, *La Cagnotte*.
Châtelet, relâche ; mercredi, *La Course au bonheur*.
Antoine, 8 h. 30, *M. Bourdin, profiteur*.
Gymnase, 8 h. 15, *Petite Reine*.
Athénée, 8 h. 30, *La Dame de chambre*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*
Trion-Lyrique, relâche.
Edouard-VII, 8 h. 45, *La Folle nuit*.
Capucines, 8 h. 30, *Paris au bleu ! revue : Une petite fois ; Pour dire quelque chose*.
Scala, 8 h. 30, *Amour et Cie*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *L'Expérience du docteur Lorde, le Triangle*.
Déjazet, 8 h. 30, *La Classe 36*.
Th. des Arts, 8 h., *Les Gosses dans les ruines*.

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère (Out. 02-50), 8 h. 30, *La revue Quand même !* 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros amusants).
Casino de Paris, 8 h. 30, *Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue*.

CINEMAS
Gaumont-Palace, relâche aujourd'hui, mardi et mercredi.

Pour prévenir en cas d'alerte

Des expériences de « marrons détonants » seront faites aujourd'hui à Saint-Denis

Des détonations seront entendues aujourd'hui, vers 16 heures. La population n'aura pas à s'en étonner. Elles seront provoquées, en effet, par des « marrons détonants » dont l'essai sera fait à Saint-Denis afin de se rendre compte s'il ne serait pas possible de les utiliser comme signal en cas d'alerte.

Trente officiers français rentrent de Suisse

Trente officiers français venant de Suisse sont arrivés hier matin, vers huit heures, en gare de Lyon. Un délégué du gouvernement militaire de Paris les attendait sur le quai et leur adressa de cordiales paroles de bienvenue.
Un déjeuner fut ensuite offert aux rapatriés à la cantine militaire de la gare. Puis ils quittèrent Paris dans des directions diverses, rejoignant leur dépôt, où ils ont à passer une visite médicale avant de recevoir leur affectation.

Le trafic sur la farine

Le parquet sévit avec rigueur contre les commerçants peu scrupuleux. Des informations sont ouvertes contre des boulangers qui ont essayé de se faire livrer une quantité de farine plus forte que celle à laquelle leur droit leur donne droit de tickets. Certains autres boulangers, qui donnaient du pain sans ticket, et des restaurateurs qui ne se sont pas soumis aux décrets vont être également poursuivis.

Les instructions en cours

Le capitaine Bouchardon est en possession, depuis hier matin, d'un volumineux rapport — 150 pages environ — de l'expert Doyen, sur l'état de fortune de Joseph Caillaux.
Dans l'affaire Humbert, le lieutenant Jousset a entendu M. Henri Letellier, directeur du Journal.

Ce qu'a rapporté en avril la taxe sur les paiements

Dans le tableau établi par l'administration des Finances sur le rendement des impôts au mois d'avril dernier, figure pour la première fois le rendement de la taxe de 0,20 % sur le paiement du prix de la vente au détail ou à la consommation des marchandises, denrées, fournitures ou objets quelconques, non classés comme étant de luxe.
Cette taxe mise en vigueur le 2 avril dernier a produit pour son premier mois d'application 11.777.000 francs, soit 1.777.000 francs de plus que ce qu'on en attendait.

PASTILLES MIRATON
Constipation
250 CHATEL-GUYON 250

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH
à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.
Société du Carburateur ZÉNITH
Siège social et usines : 51, CHEMIN FEUILLET. — LYON
Maison à Paris : 15, rue du Débarcadere Usines et succursales : Lyon, Paris, Londres, La Haye, Milan, Turin, New-York, Détroit, Genève.
Le siège social de Lyon répond par courrier à toutes les demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.
Le gérant : VICTOR LAVERGNE.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volonté